

Trois fois trop pour trop peu

Étienne Bourdages

Numéro 109 (4), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25719ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourdages, É. (2003). Compte rendu de [Trois fois trop pour trop peu]. *Jeu*, (109), 141–143.

qui reste pour moi la découverte, la source d'émotion : handicapée tour à tour enjouée sans calcul et hurlante en pleine crise, figure si touchante sous son béret dans la joie du défilé comme dans sa torpeur sur l'écran des souvenirs de Crawford caressant son visage. Son interprétation quasi simultanée de la religieuse reste un grand moment de plaisir : il faut la voir extasiée, revivant, debout sur un vélo, son procès chinois !

J'attends tout de même, lors de la venue du spectacle en France, de vivre un frisson qui ne soit pas seulement ponctuel, j'attends au fond de ne pas être ébloui uniquement par l'intelligence de la mise en scène, mais aussi par ceux qui la font vivre. J'ai vu le spectacle à sa création, et il me semble qu'une telle épopée (six heures) demande un minimum d'habitude aux interprètes pour s'y sentir à l'aise, pour pouvoir se couler avec aisance dans ce plateau si vide et pourtant si plein, dans cet espace si évident et pourtant si changeant. Il est souvent périlleux de ressortir des mémoires un instant magique ; Lepage s'y est essayé et je pense qu'il en ressort victorieux. Il faut juste laisser aux interprètes le temps de faire jouer eux aussi leur propre miroir de la mémoire, qui est un miroir déformant ! **J**

DOSSIER

FTA

ÉTIENNE BOURDAGES

Trois fois trop pour trop peu

Dans l'entrevue qu'elle accordait à Chantal Hébert¹ un mois avant de se mettre au travail en vue de la reprise de *la Trilogie des dragons* près de seize ans après sa création, Marie Gignac avouait être consciente que « les attentes sont grandes ». Elles l'étaient effectivement. Surtout pour un spectateur qui, comme moi, trop jeune à l'époque, n'avait pas assisté à la création mais en avait beaucoup, beaucoup entendu parler. Quelle chance pour le jeune critique que je suis de pouvoir se mettre à jour et de savoir à quoi il fait référence lorsqu'un de ses pairs évoque *la Trilogie...* ! L'aventure promettait en effet d'être stimulante : un spectacle quasi mythique de six heures avec trois entractes,

1. *Jeu* 106, 2003.1, p. 125-132.

présenté dans un lieu insolite. Je me préparais pour une épopée. Je me sentais comme un des rares témoins privilégiés qui assisteraient au *revival* d'un moment historique du théâtre québécois. Dans mon esprit, *la Trilogie...*, c'était quelque chose de vraiment gros, un miracle! Seulement, les grandes attentes sont souvent source de grandes déceptions...

Le spectacle se donnait dans un immense hangar désaffecté situé au bout d'un stationnement en terre battue à l'une des extrémités du quartier Pointe-Saint-Charles, un quartier pas riche du tout, à majorité anglophone. Mais je me rendis vite à l'évidence: le lieu avait peu d'importance et n'avait pas été choisi pour quelque caractéristique particulière; il n'amorçait en fait aucune piste empruntée par le texte. En 1987, la pièce avait été jouée dans un hangar du Vieux-Port. Cette année, elle aurait pu aussi bien être jouée à Dorval que sous un chapiteau ou dans une salle quelconque... peu importe. Le concept ne va pas jusque-là. Première désillusion. Je décèle aussi une sorte d'embourgeoisement dans ce que je vois, du moins si je compare aux échos de la première version. On ne sent pas l'investissement qui, j'imagine, devait ressortir du travail des créateurs en 1987. Ceux-ci avaient travaillé avec les moyens du bord, s'étaient engagés autant dans l'écriture que dans l'interprétation; les représentations au FTA étaient pour eux l'aboutissement de quelques années d'exploration. Plus la soirée avance, plus la reprise de *la Trilogie...* a, pour moi, quelque chose d'un produit théâtral, quelque chose de confortable qu'on passe en revue comme de vieux succès musicaux ou de bons souvenirs.

Le spectacle ne demande d'ailleurs pas un grand investissement de la part des spectateurs, sinon celui de traverser un quartier où ils n'auraient autrement jamais mis les pieds et de donner une demi-journée de leur existence au théâtre de Robert Lepage. En effet, la pièce, plutôt gentille, n'ébranle aucune conviction. En fait, l'argument est faible et longuement étiré. On conserve difficilement mon intérêt pendant plus de quatre heures de représentation avec l'histoire d'une fille-mère perdue au jeu par un père alcoolique et endetté. Cela dit, le rôle donné aux objets et le développement de leurs multiples symboliques restent fascinants. C'est probablement l'aspect qui a contribué le plus à maintenir jusqu'à la fin l'attention de l'amateur de théâtre en moi. Or, si certaines images se révèlent très intéressantes – le jeu des boîtes à chaussures; la transformation de Sylvie Cantin, qui joue la fille attardée de Jeanne, en religieuse venue prendre celle-ci en charge; la guérite qui est, tour à tour, guérite de stationnement, blanchisserie, kiosque de souvenirs... –, d'autres n'ont par contre pas du tout l'impact escompté. Je pense particulièrement à la trop longue valse des patineurs; cette allégorie des horreurs de la guerre laisse plutôt indifférent. Il reste tout de même la musique originale de Robert Caux, interprétée en direct par Jean-Sébastien Côté, et les éclairages de Sonoyo Nishikawa pour transmettre l'émotion. *La Trilogie...* qu'on a tant vantée ne serait-elle donc qu'un spectacle sons et lumières, qu'un lot



La Trilogie des dragons, mise en scène par Robert Lepage (Ex Machina/FTA, 2003).
Photo: Erick Labbé.

d'images disparates qu'une intrigue ténue tente de lier entre elles ? J'aurais beaucoup aimé que l'histoire qu'on me racontait soit à la hauteur des moyens déployés. Ou peut-être est-ce simplement que l'émoi provoqué par la production originale a depuis été surpassé par celui que suscitent d'autres façons de faire du théâtre, pour lesquelles la manière de Lepage et de ses comparses aura été une inspiration ?

Quoi qu'il en soit, je m'attendais à un spectacle moins intimiste, moins « fait divers », plus épique. J'ai plutôt assisté à une pièce d'époque ne remettant pas en question des clichés datés. On flotte à la surface : le Chinois est blanchisseur, les Asiatiques portent des chapeaux pointus, se ressemblent tous (les actrices portaient ce qui semblait être des bas de nylon sur la tête, leurs traits devenant ainsi anonymes). Il y a là un peu de cette conception populaire voulant que tous les Asiatiques soient des Chinois ! Si les créateurs sont finalement vraiment allés visiter l'Asie depuis 1987, ils n'en ont certes pas rapporté les vraies épices. Leurs souvenirs sont de toute évidence restés figés, et ce malgré l'ouverture sur le monde qui les force à constater que la réalité, justement, n'est peut-être pas conforme à la représentation qu'on leur en avait faite lorsqu'ils étaient enfants. À mon avis, *la Trilogie...* a mal vieilli. **J**

D'ombre et de lumière

Après le grand succès obtenu par *Jimmy, créature de rêve* depuis sa création au FTA en 2001, Marie Brassard revenait cette fois-ci dans la programmation régulière avec une première mouture de *la Noirceur*, une création qui prolonge les avenues qu'avait empruntées son premier spectacle solo.

Le personnage de Jimmy était un coiffeur homosexuel qui hantait les rêves d'un général de l'armée américaine et d'une actrice montréalaise. Ce pourrait être cette même actrice qui s'adresse à nous dans *la Noirceur*. Elle est ici hantée par la vision d'un skinhead aperçu sur une photographie, un souvenir qui la poursuivra avec tant d'assiduité qu'il se matérialisera. Sous l'influence mystérieuse de cette épreuve photographique, la vie de cette femme basculera dans un univers parallèle. Elle sera comme engouffrée dans l'imaginaire de la photographie et prêtera toute une histoire à l'homme qui s'y trouve. La femme qui s'adresse à nous habite un loft de la rue Ontario menacé par les investisseurs immobiliers et déplore le fait que le réaménagement du lieu en appartements de luxe déloge les artistes qui y habitent, certains depuis

La Noirceur

TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE MARIE BRASSARD. ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : SARAH ROGERS ; DÉCOR ET ACCESSOIRES : SIMON GUILBAULT, ASSISTÉ DE CATHERINE CHAGNON ; CONCEPTION SONORE ET MUSIQUE ORIGINALE : ALEXANDER MACSWEEN ; ÉCLAIRAGES : ÉRIC FAUQUE ; IMAGES : CÉCILE BABIOLE. AVEC MARIE BRASSARD, ALEXANDER MACSWEEN ET GUY TRIFIRO. COPRODUCTION D'INFRAROUGE THÉÂTRE, DU FTA, DU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNA, DU BERLINER FESTPIELE ET AUTRES.